

idéal et réalité

- Thémanlys. — *L'Instructeur. (Suite.)*
Mario Meunier. — *Traduction d'un Hymne de Proclus.*
Claude Soudieux. — *Du Bonheur.*
Ernesta Stern. — *Hymne au Soleil.*
Guillot de Saix. — *Aux Étoiles (Poème.)*
Pascal Thémanlys. — *Amitié.*
Thémanlys. — *En Communion Profonde. Roman. (Suite.)*

CHRONIQUES :

Les Livres : D^r Serge VORONOFF, Marion GILBERT.

Poésie : Emile PEYREFORT.

LE GROUPE IDÉAL ET RÉALITÉ,

par : THÉMANLYS, Claire THÉMANLYS, I. R.

Publications I. R.

PARIS

Fondateur : **THEMANLYS**

Idéal et Réalité

LITTÉRATURE - PENSÉE - ART

SECRETARIAT GÉNÉRAL :

Hélène CLAIROY — Philippe CROUZET — Jacques JANIN
— Pierre LICHTENBERGER — PERADON — Marc
SEMENOFF - Claude SOUDIEUX - Pascal THEMANLYS.

Administrateur : **Léon COBLENCÉ**

Principales Chroniques. — *Livres* : Claire THÉMANLYS.
Marc SEMENOFF. — *Poésie* : PERADON. — *Théâtres* :
Philippe CROUZET, Hélène CLAIROY. — *Revue* : Claude
SOUDIEUX. — *Peinture* : George BOUCHE, Jacques
BLOT. — *Musique* : Pierre LICHTENBERGER —
— *Danse* : Claude SOUDIEUX. — *Sciences Psychiques* :
Marc SEMENOFF. — *Le Groupe Idéal et Réalité* : I. R.
— *Le Cinéma* : Intérim. — *Lettres russes* : Eugène
SEMENOFF. — *Un Choix parmi les Livres* : S. B. de T.

*Les manuscrits, ainsi que les revues qui font
l'échange, doivent être adressés à M. Pascal
THEMANLYS, 1, Rue de la Muette, Paris (16°).*

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.
Chaque auteur est seul responsable de ses articles.

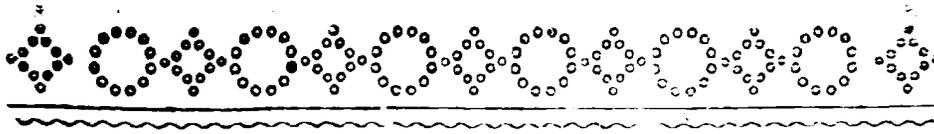
Idéal et Réalité

ne publie que de l'inédit.

Abonnement : 25 fr. par an. — Etranger : 30 fr.
(Voir 3^e page de la couverture.)

**Notre abonnés reçoivent des billets de faveur pour les manifesta-
tions publiques du Groupe IDÉAL et RÉALITÉ.**

TOUS DROITS RÉSERVÉS



L'INSTRUCTEUR

(SUITE)

Lettre ouverte aux Elites des Nations

Une expression des attentes de l'heure, des devoirs de l'Elite, du but cherché, de la route jalonnée pouvant être par nous donnée, nous l'offrons à ceux qui voudront l'écouter.

Elite des nations, c'est à vous que je m'adresse d'abord parce que vous êtes le centre conscient de l'humanité. De vous sortent les gouvernants et les administrateurs auxquels nous écrirons également ensuite.

En vous montent les meilleurs éléments de toute la masse humaine.

Par vous se font les progrès, les perfectionnements, les mouvements qui améliorent tout l'animal terrestre.

A vous donc est la responsabilité de savoir, de comprendre et d'accomplir.

Votre rôle est de devancer sans cesse les besoins sans cesse nouveaux de ce corps universel, l'Humanité, ou tout au moins de les suivre.

Vous êtes le cerveau, le système nerveux, la volonté, la conscience, l'inconscient supérieur, la spiritualité et l'intelligence, l'amour et la sagesse de l'homme-humanité.

Comprenez cette notion, acceptez-la, vivez-la, car en elle se trouve la vérité et la vie.

Aimez cette image, cette analogie, ce symbole réel qui vient du fond des âges porteur du salut. Platon, Saint-Paul, la Grèce et la Palestine, le monde philosophique et le monde mystique le proclament ensemble.

Et l'Évangile quand il dit : « Tout royaume divisé périra, » ne s'adresse-t-il pas au royaume par excellence, le royaume des hommes sur la terre? Et encore : « Bienheureux les débonnaires, car ils posséderont la terre. » N'est-ce pas le royaume de l'unité? Or cette unité qui était magnifiquement ainsi décrite et reconnue dans le principe était à cette époque moins sensible en fait.

Et pourtant elle était prêchée comme la route du salut.

Aujourd'hui les progrès de la science ont manifesté plus fortement cette unité.

Toute la terre est connue et explorée.

Toutes les mers sont traversées jusque dans leurs profondeurs.

Les chemins de fer, les avions, les automobiles, les bateaux gigantesques ont rapproché les distances, mêlé les intérêts, confronté les races.

L'imprimerie, la poste, le télégraphe, le sans filisme, le téléphone, la photographie, le cinématographe, le phonographe ont sillonné la terre et tous ses peuples des mêmes idées, des mêmes images dans leurs contradictions illimitées.

L'Humanité est un seul être. L'Humanité est le système nerveux de la terre. L'Elite de l'humanité est le cerveau de l'humanité.

Sentez-le, croyez-le, développez-le.

C'est la route du salut.

Elite des nations, lève-toi ! Soulève le poids de paresse, de timidité, d'insouciance, de scepticisme qui t'enlace et te paralyse.

Prends ta place, reconnais ta responsabilité ; accepte ton devoir.

Dieu sera avec toi.

Travaille. Accomplis ton labeur immense de recherche, de direction, de réalisation, d'éducation, de protection.

L'Humanité est un jeune animal qui vient de devenir humain.

L'Humanité est un jeune enfant qui ignore et qui pleure, qui désire et qui s'agite énorme et confus.

Par toi seulement, Elite des nations, les remous de l'instinct, les ténèbres de l'ignorance, les doutes, les

divisions, les colères intérieures de ce jeune corps enfantin peuvent être calmées, guidées, évoluées vers la sagesse.

Quel enfant s'est éduqué tout seul ?

Tu es l'éducateur de l'homme.

Un éducateur doit donner l'exemple ; donne l'exemple de la vertu.

Dis adieu à l'insouciance nocive, à l'oisiveté indigne, à l'égoïsme injuste, à tous tes vices, à tous tes manques de vertu.

Donne l'exemple ; sois au travail avant les autres et encore après. Veille, médite, conçois, découvre, stylise, enseigne.

Sois le père et la mère de la jeune humanité, tenaillée par ses passions incultes. Emploie ton intelligence pour le bien de tous, et tes dons et ta fortune, car tu es l'intermédiaire de la sagesse et le distributeur des biens, l'intendant de Dieu parmi tes frères.

Elites des nations, unissez-vous, aimez-vous, « proclamez la paix à tous ceux de bonne volonté ».

Et par votre union sera l'unité.

Et par l'unité sera l'harmonie.

Et par l'harmonie sera la paix, la joie et l'abondance.

Elites des nations, reconnaissez-vous unies dans vos nations diverses qui sont les membres de l'Homme. Humanité, dans vos races diverses qui en sont les aspects, dans vos religions diverses qui en sont les facultés, dans vos philosophies et dans vos littératures qui en sont les pensées.

Abolissez les barrières de malveillance, de domination, d'intolérance qui vous séparent.

Reconnaissez mutuellement en vous la divine présence de l'idéal.

Dirigez le progrès sans l'enrayer.

Penchez-vous vers votre nation, votre peuple pour élever le niveau général du bien-être, pour accueillir tous les éléments actifs qui, montant des profondeurs, enrichissent éternellement vos formations d'Elite.

Sentez avec ferveur, faites comprendre et faites voir par des actes que vous travaillez à votre place spéciale comme cerveau de l'humanité pour le bonheur de l'humanité, c'est-à-dire de tous les hommes. Alors les suspicions et les antipathies s'effaceront comme le brouillard traversé par le soleil.

Alors la pensée, et tous ceux qui en supportent le poids rédempteur, seront respectés et révévés d'un bout du monde à l'autre.

Elite des nations, à ton poste de dévouement.

Ne te lasse jamais d'assurer plus de bonheur.

Prends les rênes et montre tes bienfaits.

Ne rejette ni la religion, ni l'initiation, ni l'art, ni la science, ni la nature, ni la sagesse.

Car c'est là ton trésor sacerdotal qui consacre et permet l'accomplissement de ta mission.

Les voies de cet accomplissement sont complexes.

Le But est visible : c'est la Béatitude qui vient de l'harmonie.

Le premier pas dépend entièrement de toi, c'est de quitter en toi les vanités et de servir.

Le moyen est d'appeler en toi les forces de l'Esprit pour la glorification de l'Humanité.

C'est-à-dire pour porter les facultés humaines à leur maximum de puissance, de concorde, d'unité, en relevant toutes les connaissances, en appliquant toutes les formules qui, dans le passé, le présent et l'avenir s'avèrent mathématiquement et mystiquement capables d'épanouir dans la Bonté, la Beauté et la Joie les splendeurs des possibilités humaines.

(à suivre.)

THÉMANLYS.

HYMNE A DIEU ⁽¹⁾

O toi qui es au delà de tout, car est-il permis
de te chanter en te désignant autrement ?
Comment te célébrer, ô toi qui transcendantes tout ?
Sous quel vocable t'adresser des louanges ? Par aucun mot,
en effet, tu ne saurais être nommé. Etant seul innommable,
tu engendres pourtant tout ce que le verbe énonce.
Comment l'intelligence te pénétrerait-elle ?
Tu ne saurais, en effet, être saisi par nulle intelligence.
Etant seul inconnaissable, tu engendres pourtant
tout ce que l'esprit conçoit. Tout ce que dit
la parole et tout ce qu'elle ne peut dire, te proclame.
Tout ce que l'esprit conçoit, tout ce qu'il ne peut
concevoir, te glorifie. Tous les désirs de tous et toutes
les douloureuses aspirations de tous gravitent
autour de toi. Tout devant toi est en adoration,
et tout ce qui possède l'intelligence du signe
par lequel on peut te reconnaître,
te chante un hymne de silence.
Tout vient de toi, tu ne viens de rien,
et pour cela tu es seul. Tout en toi reste fixe,
et tout se rassemble pour s'élaner vers toi.

(1) Extrait d'un petit livre à paraître aux éditions de l'Artisan du Livre;
Les Hymnes de Proclus, traduction nouvelle avec prologomènes et notes par
Mario Meunier.

Tu es la fin de tout ; tu es un, tu es tout,
tout en étant ni un ni tout. O toi qu'on appelle
de façons si diverses, comment te nommerais-je,
ô toi qui es le seul qu'on ne puisse nommer ?
Quelle céleste intelligence pourrait se glisser
sous les voiles qui te couvrent d'une éclatante
lumière ? Sois-moi propice, ô toi
qui es au delà de tout, car est-il permis
de te chanter en te désignant autrement ?

PROCLUS

traduit par Mario Meunier.



DU BONHEUR ⁽¹⁾

Avant que les vacances ne vous distraient du souvenir même de vos études, je voudrais, mes amis, vous parler du bonheur. C'est un Dieu qu'on chôme aujourd'hui. Cette terre semble l'avoir désappris, qui porte encore les marques trop sensibles d'une barbarie méthodique et ces temps, si riches de ruines, de deuils et de négations trop vivaces, n'en osent plus parler qu'à voix basse. Voulez-vous qu'au seuil des beaux jours qui vous promettent d'amples joies, nous cherchions ensemble ce qu'il est ?

Mais peut être l'excès même des présents dont votre âge vous gratifie vous détourne-t-il d'y penser. Les possibles qui fuient les hommes sitôt qu'ils ont quitté leur jeunesse, tournent vers vous un visage amical. Vous payez chacun de vos actes d'une sonore monnaie d'espérance. Vos jours vous sont une source abondante où vous buvez de longues gorgées sans que vous soucient encore les filets d'eau qui s'échappent de vos mains mal fermées. Il n'est pas jusqu'aux éléments hostiles que votre joie de vivre n'assimile et dont elle

(1) Discours de Distribution des Prix du Collège de Cambrai.

ne compose un miel d'espoirs. Vous vous découvrez à vous-mêmes, sans les souffrances de la recherche; chaque jour, une part de vous-mêmes, mûrie par d'insensibles expériences, enrichit d'un peu plus de conscience vos diverses saisons mentales : votre esprit enrichi de nouveaux archipels, pensées issues d'habitudes plus complexes, notions tirées d'événements renouvelés, découvre sur ses frontières qui reculent des terres inconnues, de fabuleuses Amériques qui, dociles à l'appel de vos voiles, viendront lentement affleurer, du fond des horizons marins, au plein ciel de votre conscience. Ayez de tour du monde en ses propres pensées ! Joie partout, en vous-mêmes, où vous voyagez, hors de vous-mêmes, en ce monde encore ductile où vous projetez vos désirs et vos espoirs comme des ombres formées par une rencontre de trop de lumières. Or, avez-vous parfois pensé, au sortir d'une belle journée où vous aviez bu longuement la liqueur des minutes, que le Bonheur avait bâti en vous l'une de ses demeures provisoires ?

· Ou jé me trompe, ou il n'en est rien. Les hommes ne connaissent guère du bonheur que le sentiment de son absence, l'amertume de ne l'avoir pas, ou le regret de l'avoir plus. C'est qu'ignorant sa nature, ils ne savent discerner sa présence. Soyons plus sages, mes amis, et découvrons-le où il doit être, en nous-mêmes.

· Considérons donc notre corps, cette étrange machine secouée de mouvements contraires, cette assemblée d'organes créés pour des fins qui se contredisent et qui, pourtant, se complètent, s'entraident s'épurent, ce concile de fonctions et d'appétits ennemis que

noe, dénoe et renoue une mystérieuse harmonie, ce peuple de muscles unis par de brusques tempêtes et semblables à des fauves que retient le réseau fragile de vos nerfs. D'incessantes séditions le traversent. Même en ses plus profondes paresse, au plus fort du sommeil, cet apprentissage de la mort, des luttes souterraines l'habitent, entre les cellules qui le renouvellent en un tourbillon immobile ; les fonctions qui le nourrissent et dirigent (vers quelles fins océanes ?) les fleuves divers de nos humeurs, les minéraux sensibles qui l'arment, les ruines infimes et innombrables qui l'obligent à un perpétuel renouvellement, les soudaines croissances qui l'oppressent, se livrent en lui de sourdes batailles, dont un secret arbitre retarde infiniment l'issue.

Tout équilibre procède d'un suspens de forces ennemies ; ainsi subsiste notre corps ; amas d'hostilités permanentes, semblable à ces monstres de feuilles mortes et de vents contrariés que l'automne dresse un instant, immobiles, dans ses clairières. Vienne un souffle de surcroît et tous les éléments se désunissent. Et peut-être semblablement, au moindre souffle ajouté, notre corps s'éparpillerait-il, si le monde extérieur ne l'obligeait à se rassembler par les lentes destructions dont il le menace. L'homme vit toujours contre quelque chose ; par là s'assure son unité. A votre âge même, où vos actes, vos pensées, vos désirs viennent, comme des biches apprivoisées, brouter dans vos mains les aliments que vous leur tendez, vous ne persistez en vous-mêmes que par une victoire inces-

sante sur toutes les secondes universelles. Un effort perpétuel, quoique insensible (et c'est là ce qui constitue la jeunesse) vous doue d'une résistance presque minérale à toutes ces invasions que le monde extérieur médite contre nous. Je ne parle pas des maladies ni des malaises qui désunissent notre être dont ils attaquent une part, et compromettent notre équilibre, mais de ce simple effort qui nous doit chaque jour, si nous voulons vivre, confirmer dans notre existence. Nous sommes des héros de la durée.

A quoi tend tout ce préambule ? A cette vérité première, de qui trop d'hommes se détournent, et qu'il est sage de retenir : si le bonheur habite en nous, sa nature ne peut s'opposer à la nature de notre corps, mais elle en doit procéder au contraire, et, puisque le corps ne subsiste que par un vouloir, inconscient il est vrai, mais véritable, le bonheur n'existe que par un décret humain. Connaissez donc, mes amis, qu'il faut vouloir le bonheur et qu'il n'est point d'autre moyen de l'obtenir. Le possède qui le mérite, c'est la règle d'or de la sagesse humaine. Les fruits qu'il vous tend, c'est vous mêmes qui les mûrissez, et non des saisons gratuites dont vous seriez les indolents spectateurs. Il n'est pas vrai, comme le prétendent les poètes, qu'il vienne ou se refuse selon des lois transcendantes et quasi-divines. Il ne s'approche qu'espéré, il ne survient que mérité. Ne l'attendez donc pas avec un esprit vide de désir, et soumis aux seuls mouvements de la durée qui l'occupent de pensées inconsistantes, mais dans un silence dirigé, dans un vouloir lucide où se composent et s'achèvent les germes d'une action soutenue, portez-vous à la rencontre de vous-mêmes,

car le bonheur est connaissance de soi. Découvrez dans le jeu de vos muscles, dans l'obscurité stratégique de vos organes, dans la soumission de votre machine corporelle aux moindres inflexions de vos pensées, les bonheurs insensibles dont vos jours sont nourris. Nous sommes la ruche de nos joies et des plus hautes, mais par un sortilège inconcevable, bien loin de leur découvrir des fleurs aux parfums substantiels, nous ne savons guère qu'enfumer nos abeilles mentales.

Vous savez maintenant où le bonheur habite. Apprenez encore ce qu'il est. Peine perdue, diront les sages. Vous allez l'effaroucher, et pourquoi ? Il n'importe guère, pour goûter d'un vin illustre, de connaître les soins soutenus et les complaisances chèrement acquises des saisons qui l'ont conduit à ce point de maturité où s'unissent en une même saveur les sucs nombreux qui le composent. Il est vrai ; toutefois, ne peut-on penser que le vigneron, de qui l'attention et la science ont lentement appelé un fruit sauvage à cette merveilleuse saveur, goûte plus profondément la perfection de son vin, où il discerne, sensibles pour lui seul, les éléments dont il la forme, y retrouvant jusqu'aux soleils qui dorèrent ses raisins ? Il en est ainsi du bonheur : la connaissance de sa nature en approfondit la saveur.

Au reste, par tout ce qui précède, vous savez déjà ce qu'il est. Comme les grands silences qui habitent les plaines et les hauts plateaux sont formés de mille murmures imperceptibles, confidences du vent aux brins d'herbes, bruits d'eau cheminant sous les pierres, chansons d'insectes sous les mottes, et cris

d'oiseaux dans le ciel, comme la simple harmonie de la mer, que semble soutenir un immense silence, est issue du bavardage de toutes les vagues, le bonheur naît de l'ajustement, des innombrables antagonismes qui nous divisent, et nous suspendent, à notre nécessité intérieure. Un calme pathétique, et coloré des feux d'une tranquille victoire peut donc émaner des hostilités qui nous constituent. Les découvrir en vous-mêmes afin de les limiter et de les réduire à leurs causes véritables, y décéler la part des nécessités extérieures qui, bien que fort pressantes, ne doivent point toutefois gouverner notre nécessité intérieure, qui nous assure de notre identité, en dégager enfin cette loi individuelle, qui fait de chacun de vous un continent irréductible à tout autre, doué de climats, d'horizons et de fruits propres, toutes ces recherches se confondent avec celle du bonheur. Par là, il apparaît clairement que le bonheur est connaissance de soi et connaissance active, soutenue par de durables efforts.

Je vous convie à cette recherche. Il n'en est pas de plus instante. Au reste, à votre insu, vous y êtes déjà consacrés. Puisque le bonheur réside dans la science de l'être que vous assumez, n'y tendez-vous pas déjà ? Vos études seraient de peu de fruit si elles ne vous enseignaient à vous connaître, par le moyen de diverses disciplines qui vous instruisent des démarches et des procès de la pensée humaine, de qui relèvent vos esprits. Depuis que vos pensées ont hasardé leurs premiers pas, que cherchez-vous sur les bancs du collège, dans vos lectures, dans vos devoirs, sinon une image de vous-mêmes, que chaque année enrichit

d'un peu de conscience et qu'elle approche davantage de vous-mêmes. L'homme n'apprend rien, qu'il ne s'y retrouve; tout lui est prétexte à se poursuivre. Poursuite qui dure autant que notre vie, et que nous ne pouvons conclure : nous vivons de ne jamais nous rejoindre, et de toujours laisser en nos pensées une part d'ombre où elles se forment et se rafraîchissent. Mais la conscience de notre dignité, et le bonheur qui en est la fleur suivent moins du succès de notre quête incessante que de l'effort où elle nous astreint. Apprenez donc, mes amis, à honorer ce bonheur en vous-mêmes, et, sur les bancs de la classe où vous élaborez les sucs de votre intelligence, sachez trouver dans les diverses contraintes de vos études le fruit divin dont elles composent les éléments.

CLAUDE SOUDIEUX.



HYMNE AU SOLEIL

Sublime Créateur,
Générateur radieux
Qui baises la terre
Et caresses les flots,
Grand fécondateur,
Germinateur immense,
Amant propilique et puissant,
Ta présence nous exalte
Ton rayon nous vivifie
Ta radiance donne la vie.
Tu es notre chair et notre âme
Si ton orbe magnifique
Disparaît, se dérobe,
Nos membres se raidissent,
La terre devient inculte
La vie nous abandonne...
Roi superbe de la création,
Prince capricieux,
Qui souvent nous délaissas.
A quel univers offres-tu
Alors le chaud débordement
De tes amours,
Lorsque, caché à nos yeux,
Tu navigues à travers
L'Océan céleste ?

Tous les hommes t'implorent,
 Mais aucun ne peut fixer
 Ton regard superbe ;
 Peut-on comparer l'or
 A tes rayons ?
 Tu es de l'or en fusion,
 De l'or en marche,
 O Seigneur du Ciel
 Et Seigneur de la terre,
 Tu es celui qui ne meurt pas ;
 Tu parcours, indifférent et sublime,
 Le chemin perpétuel :
 Infatigable pèlerin,
 Substance de vie,
 Producteur innombrable,
 Hommage et gloire à toi ;
 Grande âme divine,
 Soleil immortel, Salut !

ERNESTA STERN.

(MARIA STAR).

(Extrait de *La Reine des Atlantes*, roman à paraître).



AUX ÉTOILES

O mystérieuses étoiles
Qui nous veillez lorsque tout dort
Au milieu d'invisibles toiles
Bourdonnent vos abeilles d'or !

Etoiles de qui les prunelles
Dirigent les regards des cieux,
Pourquoi vos clartés éternelles
Font-elles nos cœurs anxieux ?

Pourquoi gardez-vous le mystère
Et protégez-vous les amants.
Pourquoi portez vous à la terre
La paix sainte des firmaments ?

Qui donc êtes-vous, fleurs bénies ?
Quelle gloire vous modela ?
Etes-vous des âmes banniés
Ou des lueurs de l'au-delà ?

D'où vient cette flamme ravie ?
Etes-vous les phares d'argent
Du port vers lequel, dans la vie,
Nos âmes s'en vont voyageant ?

Si vos âmes sont douloureuses
Nous prierons pour vous à genoux,
Si vous êtes des bienheureuses,
A votre tour, priez pour nous !

O mystérieuses étoiles !

Poème inédit de

GUILOT de SAIN.

Sur une page de :

MARIA STAR.

(*Mme Ernesta STERV*).



AMITIÉ

Les regards et les souvenirs d'amitié
sont de l'air pur.
Vos sourires et vos grimaces ennuyées
sont de l'azur.
La présence c'est l'air de l'âme,
La confiance en est l'eau.
L'eau qui arrose et qui nettoie
l'eau des rivières, des océans,
vos tendresses et vos colères, les jours de vent.
Là, vos pensées sont des sirènes chanteuses.
La terre est la matière de votre âme,
les lectures oubliées qui vous composent,
la terre est le coffret du feu !
Le feu, éternelle Renaissance, esprit sans chose,
Parfum sans rose !
Fête incessante du feu qui se repose
en brûlant les erreurs et les lettres moroses
des amants qui l'ont mal connu !
Vous êtes quatre, éléments de mon amitié,
maison à quatre étages
aux toits abandonnés...

PASCAL THÉMANLYS.

En Communion Profonde

ROMAN

(SUITE)

Jacques. — D'ailleurs, qui peut se vanter d'être toujours égal à soi-même ? Les plus forts sont quelquefois entraînés par les plus grandes, les plus irrésistibles vagues. L'accumulation de la puissance du savoir et la perfection sensitive doivent être comme une évocation perpétuellement latente des réactions et des cyclônes. Si tout l'univers est résumé et s'agite dans le cœur de l'homme, chaque jour il révélera ses énergies diverses selon l'excitation des forces extérieures.

André. — Mais toutes ses énergies sont dominées par l'individualité, loi invariable de cet univers minuscule.

Daniel. — Comme la voix de chacun de nous est colorée d'un timbre spécial, résultante de tous les harmoniques éveillés dans les structures de notre forme organique, de même notre forme, physique est la résultante constante de nos énergies de tous degrés ;

de même notre intellectualité générale est la résultante de ces mêmes énergies sur le plan des idées et du langage, d'où notre style, notre imagination, notre caractère. Or, il y a nécessairement une résultante de toutes ces résultantes particulières ; c'est elle que nous discernons sous le nom de « première impression » contact imprécis mais total de toutes les qualités entre deux êtres, appelé « coup de foudre » lorsqu'il est violemment attractif.

Nous sommes ici en présence du timbre de l'être, c'est-à-dire de l'accord tonal des vibrations incessantes qu'il émet, quelque chose qui est à une lumière d'une nuance à peu près invariable, comme cette lumière elle-même est au timbre vocal. Rien alors n'exprime mieux cette synthèse qu'une analogie choisie parmi les séries d'êtres moins complexes, dont la synthèse est évoquée par la seule image ou représentation. En ce sens je ne contemple jamais une femme sans trouver parmi les fleurs un reflet, un symbole de sa beauté. Mais, par dessus tout, la série des gemmes précieuses offre les analogies les plus simples et en même temps les plus décisives. Le rayonnement de ces cristaux donne comme un diapason de lumière des sons d'une pureté incomparable.

Lucie. — Mais, je suis on ne peut plus curieuse de savoir quelle fleur, quelle gemme vous m'attribuez ainsi. Dites, voulez-vous ?

Daniel. — Je vous vois comme votre nom « Lucie », très lumineusement joyeuse ; vos mains blanches et longues disent votre rêverie chantante ; vos yeux verts aux longs cils parlent de tendresse profonde ; le timbre de votre voix est chargé d'immensité ; vos paroles sillonnent le silence comme les étoiles parcourent leur

ciel... La mélodieuse rose de Juin aux pétales d'or veinés de carmin est votre fleur. Et tout votre être resplendit, pareil à l'émeraude orientale !

Lucie. — Je voudrais que cela fut vrai !... N'est-ce pas, Jacques, vous ne me voyez pas tout à fait aussi précieuse ?

Ce disant la jeune fille avait rougi légèrement ; elle se dirigea vers le piano qu'elle ouvrit pour retrouver dans un demi lointain la sérénité calme du visage.

Jacques. — Vous vous trompez, Lucie ; Daniel a exprimé avec clarté des perceptions pour moi imprécises, mais semblables ; et maintenant je ne saurais plus les dissocier. Pourquoi n'auriez-vous pas la fierté de vous savoir telle que vous êtes, rayonnante de douceur et de rêve et de vie, comme une pure émeraude.

Lucie. — Je veux vous croire. Tout de même, avouez que vos yeux sont changés par l'influence de quelque charme. Vous êtes un peu magicien, je pense, Monsieur Spéran ?

Daniel. — Encore de l'ironie, Mademoiselle ?

Jacques. — Eh bien ! oui, mes yeux sont plus clairvoyants, mon âme est plus attentive. Les heures d'ici s'enveloppent d'une joie plus consciente et j'admire, et j'ai du bonheur !

Lucie. — Tout à l'heure nous vous jouerons à quatre mains le prélude de Lohengrinn, puisque vous l'aimez, Monsieur ; n'est-ce pas Jacques, vous voulez bien ?

Jacques. — Certainement, très volontiers, mais pas encore. Il fait si bon causer. Il y a tellement de choses à dire. La musique viendra après les paroles échangées

de l'amitié naissante ; elle sera l'hymne de notre communion ; elle dira tout ce qui plane et ne trouve pas sa révélation. Elle approchera du centre inaccessible que les mots n'atteignent pas.

Lucie. — Alors, je reviens à notre premier thème et je relève une formule donnée en passant ; théoriquement le « coup de foudre » serait non seulement possible mais nécessaire ; il serait la loi absolue d'une sympathie véritable. Comment se fait-il d'autre part qu'en pratique il soit si rare et souvent si faux ?

Daniel. — L'amour dans sa plus parfaite réalisation doit évidemment procéder d'une telle origine. Si les puissances attractives de deux êtres sont entièrement complémentaires, ont une affinité en quelque sorte infinie, la première rencontre doit être une conflagration, une commotion une étincelle qui transforme l'état de la sensibilité totale. Comment n'aurait-on pas conscience de ce passage brusque et violent comme d'un éclair ?

Il y a plus parfait encore parmi les révélations de l'amour : c'est l'attraction inconsciente des deux prédestinés l'un vers l'autre, qui par une série d'évolutions faussement attribuées au hasard, finit par les mettre en présence et les fait sans aucun choc se sentir depuis toujours irrévocablement liés. Cette recherche pourrait sans doute devenir consciente ; il y faudrait alors une sensibilité extrêmement subtile et une science très sûre en un milieu conducteur des ondes vitales.

Précisément tout cela actuellement fait défaut. Le milieu des vibrations psychiques et mentales est à l'état chaotique, agité de mille et mille remous contradictoires, inclassé, opaque, à tel point que les attractions lointaines en sont rendues irréalisables. C'est là

une des grandes causes de l'infréquence de l'amour heureux. Tout sépare au gré d'un arbitraire tyrannique les jeunes gens que l'amour avait promis l'un à l'autre. Castes, religions, fortunes, carrières, opinions mêmes, tout est prétexte au devoir de ne se point mésallier. Ajoutez la rigueur des présentations nécessaires, les formes indifférentes, froides et hautaines de la sociabilité à la mode ; vous verrez qu'il faut un miracle pour réaliser une union selon les tendances d'une attraction réelle.

Lucie. — A cela quel remède ?

Daniel. — Le temps, la science et la charité qui est l'amour impersonnel.

Lucie. — Dans combien d'années !....

Daniel. — Je ne sais pas. Peut-être quelques siècles suffiront ; peut-être des décades de siècles y arriveront à peine. Cela dépend de l'orientation des volontés. Votre question, Mademoiselle était double. J'ai dit à peu près pourquoi le coup de foudre est très rare. Vous demandez pourquoi quand on le voit se produire, il est faux.

C'est que la réalité absente laisse un vide que la vanité s'empresse de remplir. La vanité c'est-à-dire l'illusion du réel, quelque chose qui croit combler le vide et qui est vide soi-même. Au lieu de la magnifique conflagration des affinités totales, on s'émeut d'un compliment, on rêve d'un visage ou d'une attitude, on s'enthousiasme pour des goûts pareils, on vibre sous le frôlement d'un contact passionné. Et cela s'appelle de l'amour. Mais l'avenir dévoile une incompatibilité qui se change souvent en hostilité, après l'évanouissement rapide des faibles et particulières affinités ressenties d'abord. La sagesse populaire a observé cette étrange

métamorphose d'une attente paradisiaque fondée sur le désir ardent, en un enfer de lassitude et de colère, et elle en a conclu à tort que les mariages d'amour sont malheureux. Il y avait illusion d'amour et non amour, à l'origine de l'évolution ainsi jugée.

La jeune fille plus sensitive que l'homme devrait mieux connaître son cœur, veiller avec plus de dignité hautaine sur les entraînements possibles; c'est elle surtout, qui peut distinguer le sentiment véritable, toutes les fois que son imagination n'a pas été faussée par le romanesque.

Lucie. — Ne dites pas de mal du romanesque. Il me semble que c'est précisément l'espoir et l'appel du grand amour !

Daniel. — Le romanesque est basé sur les actes beaucoup plus que sur les puissances intérieures qu'ils manifestent souvent très peu. « C'était au premier de mes bals; il me fit danser trois fois; les galons d'or de son uniforme étincelaient; je l'aime ! » Ou bien « Il passait à cheval à travers la pinède; je cueillais des œillets sauvages, et des immortelles; il a mis pied à terre et nous avons causé longtemps. » Le romanesque se nourrit de toutes les circonstances. L'échelle de corde et l'enlèvement en sont le pôle inaccessible aux spontanités moyennes; mais l'ordonnance de la cravate, l'envoi du bouquet anonyme, les lettres pointées sur un livre, l'habileté du geste aux jeux de la danse ou du plein air, les variations sur le destin, l'indifférence trop soulignée pour être sincère, la dureté voulue des paroles de maîtrise en font la trame obligée. C'est la comédie de l'amour, d'autant plus prenante qu'elle est interprétée avec plus d'insouciance réelle et de passion apparente.

Jacques. — C'est le superficiel exquis des joies printannières et des mélancolies automnales ; les soirs étoilés et les clairs de lune en sont le cadre toujours nouveau ; les accents nocturnes de Chopin en accompagnent l'émotion intérieure ! Rendez à cette surface merveilleusement brodée de grâce enlaçante la conscience des profondeurs qu'elle recouvre et le chef-d'œuvre de la beauté du monde s'épanouira, et ce sera l'amour reflété à tous les degrés, depuis la sensation jusqu'à l'idée, en passant par l'imagination et par le cœur.

Lucie. — Vous avez défendu le romanesque comme j'allais le faire moi-même, Jacques. Il ne faut pas, Monsieur, vouloir nous dessécher l'âme. Et la philosophie cette fois me paraît un peu sévère aux élans de notre sympathie.

Daniel. — La philosophie, Mademoiselle, n'est que la synthèse de la science et la science n'est que la connaissance de la vie. Comment la pénétration et le respect des lois de l'être impliqueraient-ils une aridité, une étroitesse quelconque dans le contrôle de notre sensibilité ? L'amour est certes une des plus vastes perspectives ouvertes par la sagesse sur le bonheur profond. C'est pour en faire jaillir les secrètes vertus qu'il faut savoir l'étreindre plus haut que la sentimentalité romanesque, plus haut que l'ardeur passionnée, plus haut que l'ivresse contemplative, plus haut, plus haut encore.

Au dessus du romanesque, la forme passionnée, beaucoup plus riche d'énergie, beaucoup plus vraie, se fonde déjà sur une base solide et véritable : l'attrait réel des sensibilités, des psychalités et souvent des intelligences. Elle se joue les scènes cycliques du drame

éternel, avec ses appels, ses délires, ses combats, ses blessures ; elle est une ivresse Dyonisiaque, une symphonie de l'énergie exaltée, une manifestation de la puissance de vivre et de la volonté d'être !

De tels jeux sont perfides. Les flammes s'en allument et s'en éteignent selon de féériques embrasements, mais elles consomment un jour ceux qui osent ainsi les évoquer. Aride est le terrain qui les a trop vues resplendir. Des cendres froides y remplacent les luxuriantes frondaisons d'autrefois. Le temps efface jusqu'au souvenir de la fête éblouissante ; le destin morne a été ravagé ; toutes les joies qu'il recélait ont été détruites par la violence du feu.

Jacques. — C'est le moteur sublime des énergies efficientes, le noyau central de l'activité et du vouloir, le désir qui s'emporte et se déchaîne dans les Océans de la passion. C'est la réalité dominatrice qui fait la force attractive, qui allume des éclairs au fond des yeux, qui met des étincelles au long des mains, qui palpète dans les inflexions de la voix, qui s'exhale à travers la mélodie des paroles, qui s'épanouit en lyriques images, en invocations, en prières et en louanges ! C'est le chant de Dalila, c'est le duo d'Yseult et de Tristan, c'est la rhapsodie de Brahms, c'est le tourbillon éperdu qui emporte en leur insatiable poursuite le désir et la beauté.

Laissez-nous cette fièvre héroïque ; elle est la condition de toute splendeur. Enseignez-nous à contenir sa fougue magnifique et terrible. Dites-nous le secret qui en arrête la destructivité tragique et qui, la maintenant dans l'orbe de son faste pouvoir, la change en inlassable créatrice.

Lucie. — Dites-nous la couronne de l'amour, dont Jacques nous a glorifié le sceptre !

Daniel. — L'amour est une série d'extases en différents modes. Lointaine d'abord, elle se projette dans le rêve : c'est le mode romanesque, l'aurore du sentiment. Puis harmonique, elle se cherche et se trouve dans les formes de la réalité : c'est le mode passionné. Alors doit venir cette extase confondue, qui abolit les luttes et les doutes dans la certitude d'une unique volonté d'avenir. C'est la perfection de l'amour, la fusion des personnalités, l'incessante communion, la pénétration sans limite. Ici l'imagination se tait et la passion s'apaise ; il n'y a plus que la paix, la confiance, le repos, la lumière de l'amour universel individualisé en l'unité magnifique et indéfiniment progressive d'un être duel !

Lucie. — C'est le rêve dans la réalité, c'est l'idéal accompli, c'est le surhumain désormais humain. Comme les autres formes s'effacent devant la splendeur de celle-ci ! comme le romanesque est vide et étroit ; comme le passionné est instable et dur ! Oh ! la douceur de l'extase confondue !...

Daniel. — Ceux qui sont nés pour s'unir selon la perfection de cette triple extase se rencontrent hélas souvent sans se reconnaître. Plus profonde est la source de l'amour moins la révélation en est facile. Les âmes féminines les plus noblement tendres sont si modestes, si cachées qu'elles passent inaperçues ou paraissent indifférentes. Qui dira quels trésors d'enveloppante caresse se dissipent en les rêves déçus des irrévélées ?

Par des timidités et des silences inopportuns, nous augmentons nous-mêmes le champ de la fatalité. Nous laissons consommer le mariage qui nous enlève un

espoir longtemps évoqué, sans oser parler, sans trouver le moyen d'une minute d'entretien décisif. Les jeunes filles ont été habituées à se taire, à la spartiate, en se laissant ronger le cœur. On renonce... C'était le rêve, mais la réalité s'impose. Et les fronts s'inclinent. Mille obstacles illusoire, qui n'existent que pour l'imagination et grâce à la valeur que celle-ci leur prête, empêchent victorieusement le choix véritable, et organisent des compromis sans spontanéité, éternisant ainsi de toutes manières l'évolution douloureuse et chaotique où nous nous débattons.

André. — La littérature est certainement coupable ici d'un faux enseignement. L'instinct d'imitation, ou ce qui est en somme la même chose, l'influencabilité de l'âme est extrême. L'exemple vivant s'impose avec force; l'exemple représenté pénètre encore plus profondément et réforme le mécanisme de la conduite future. Les romans qui analysent les caractères et les actes de l'ambiance sans montrer le modèle normal qui doit être suivi, à côté du type inéquilibré dont il faut différer, ont été et demeurent les grands facteurs de la stagnation et de la dépression des mœurs.

Lorsqu'en effet, un mouvement de déséquilibre a été produit, ces romans tendent à le développer et à le perpétuer en l'instaurant sous les séduisantes couleurs de l'art comme une sorte d'idéal que les générations suivantes viendront à leur tour incarner. Ainsi le romantisme, état d'âme sentimental et littéraire créé de toutes pièces par une phalange de poètes enivrés d'irréalité, ayant fait naître un véritable état d'âme romanesque parmi les classes psychiques et plus ou moins intellectuelles de la société, ce dernier a fourni dès lors à l'analyse des documents nimbés de réalité qui

ont incessamment alimenté la propagation de ce mode de sentir.

Le roman romanesque a perverti la plus grande part des formes sentimentales en les émancipant de leurs tenants hiérarchiques, les formes intellectuelles. Plusieurs par une apparence d'innocence et de charme gracieux sont arrivés jusqu'aux imaginations les plus pures, les plus protégées, celles des jeunes filles, auxquelles on donne encore comme la plus saine lecture les dramatiques histoires « de ces cœurs magnanimes qui ne savent qu'aimer ». D'où la désolante insignifiance de l'idéal féminin actuel et la tiédeur inouïe de ses revendications.

Daniel. — « On nous a assez montré la vie telle qu'elle est ; pour moi, je suis convaincu que l'avenir appartiendra à celui qui osera la peindre telle qu'elle devrait être », a dit Renan. Il me semble que cette simple et noble parole sera quelque jour l'étendard d'une magnifique réaction. Alors ce sera comme Lecomte de l'Isle l'attendait, le réveil de l'auguste poésie, silencieuse depuis tant de siècles. L'idéal de vérité rayonnera de nouveau à travers toutes les formes de l'art. Il chantera dans les rythmes et les accords de nos symphonies mélodiques ; il vivra dans les harmonieuses images de nos poèmes, il éclatera dans les couleurs et les lignes de nos tableaux ; il s'affirmera dans les structures de nos monuments ; et toute la vie en sa jeunesse rééclore en manifestera la splendeur.

Lucie. — Oui le domaine de l'Art est sans limites. Les œuvres attendent leur ouvrier. Pour la renaissance de toute la beauté des civilisations évanouies, pour la conquête d'un bonheur inconnu des âges passés, il ne manque que le courage de la foi et l'audace de la volonté.

La vie déborde de possibilités infinies ! Qui nous conduira vers les contrées merveilleuses ?

Essayez d'être l'évocateur des poètes latents de cette Argonautique, Jacques ! Offrez votre talent de musicien à la réception de cette grande Idée. Retrouvez les formes perdues de l'hymne d'éternité joyeuse. Faites chanter nos âmes selon l'universelle mesure ! Jacques, soyez celui qui enseigne par la magie des sons la céleste douceur de l'extase confondue.

Jacques. — Oui..., un jour... plus tard... j'essaierai, Lucie, parce que la tentative est digne d'être osée et parce que vous le voulez. Mais avant de la décrire, alors, je l'aurais vécue...

Un instant, rapide comme l'éclair, Lucie chercha le regard qui illuminait cette parole, comme pour y lire le destin ; et s'asseyant aussitôt avec un air habituel devant le piano ouvert, elle attira la partition dont la reliure de cuir aux tons argentés rappelle « l'envolée des violons qui monte si mystérieusement. »

Daniel. — Et maintenant, tandis que vous nous jouerez le féérique prélude, la musique va révéler tout ce qui plane en nous de reconnaissance et de joie et d'espoir, à cause de cet appel hiératique que vous avez lancé des hauteurs de l'intuition féminine, vers les héros prisonniers des mauvais charmes et qui a sonné dans nos âmes des présages de victoire !...

Mais Jacques a pris sa place aux côtés de la jeune fille et seuls les lumineux accords, emplissant le silence, répondent divinement.

VII

Daniel se hâte aujourd'hui, on dirait vers une espérance. Il tient à la main un livre sur lequel de temps à autre son regard interrogateur s'arrête comme s'il en invoquait l'aide insinuante. C'est qu'avec une coquetterie mutine, Lucie, qui elle aussi maintenant le traite en grand ami — ils se sont revus combien de fois ! — Lucie lui a demandé les poèmes de rêve dont il parle souvent avec ferveur et qui semblent éveiller toutes les symphonies de son âme.

Et voici qu'il les lui apportait, ces vers féeriques et berceurs, ces légendes de la vieille Celtide toujours jeunes de frémissant amour. Allait-elle en pénétrer la simplicité mélodieuse ? Y saurait-elle entendre l'inépuisable extase ? Pourquoi parmi d'autres qu'il aimait avait-il choisi ces chants de joie et de tristesse pour exprimer son attente ?.....

Il était moins de deux heures. Les rues presque désertes recevaient les rayons d'un magnifique soleil printannier qui dictait à Daniel des réponses victorieuses : oui, Lucie aimerait la pure vision de cette « Heure enchantée » ; elle en ressentirait la mystérieuse tendresse ; elle y déchiffrerait cette partie de son âme qu'il n'osait ou ne savait plus révéler. Il avait bien fait d'écarter les poésies désespérées, orgueilleuses, tragiques ou fatales de plusieurs, quoiqu'elles lui aient été chères en un temps, parce qu'il voulait manifester non le regret ni le renoncement, ni la désillusion, mais la joie de l'espoir et la proximité du bonheur. Depuis tant

de jours il s'était laissé envahir par la contemplation de l'émeraude virginale ! Il avait lui-même ouvert les portes de son imagination, afin qu'elle entrât, car elle était un être de bonté et d'équilibre et rien d'hostile n'habitait en elle. Oh ! lui dire le rêve d'être deux ; la choisir entre toutes pour l'extase éternelle ; la conduire par les voies lumineuses de la science vers la splendeur des certitudes ; l'initier et l'associer aux travaux de l'œuvre universelle ; perfectionner l'individualité duelle dans l'échange des qualités de chacun ; acquérir sans cesse des forces nouvelles en Science et en Charité ; répandre autour de soi comme une clarté l'enseignement et dresser la sagesse comme un rempart ! Lucie, Lucie..... vous avez la profondeur océanienne pour attirer et recevoir un Idéal infini...

Toutes ses pensées se figèrent en une seule interrogation décisive, lourde, impénétrable qui écartait toutes les hypothèses, avide, anxieuse non plus de deviner mais de savoir, lorsqu'il franchit le seuil de l'hôtel des Noroy. La réalité s'emparaît du rêve ; dans une minute elle l'aurait édifié ou détruit d'un geste irrévocable. Une obscurité plana, descendit, voila les choses comme un brouillard.

Lucie se trouvait seule au salon, lorsqu'on introduisit Daniel Spéran ; il se plut à penser qu'elle l'attendait et voulut y lire un présage heureux. Les ténèbres déjà se dissipaient.

— Ah ! vous vous êtes souvenu, comme c'est bien ! — dit la jeune fille en lui tendant la main et en recevant le livre qu'il lui présente — « Gabriel Vicaire, l'Heure enchantée », quel titre adorable, l'Heure enchantée ! cette heure qui devrait durer toujours et dont l'étoile brille hélas si rarement.

Daniel. — Souvent parce que nous ne savons pas la voir irradier tout notre ciel.

Lucie. — Oui, peut-être... » Et elle lui rend le livre qu'elle a feuilleté au hasard, puis désignant un fauteuil près d'elle, elle reprend : — Tenez, asseyez-vous là et lisez-moi les passages que vous préférez, voulez-vous ?

Daniel. — Cela serait bien long. Ce volume est plein de strophes jolies et pures comme des gemmes sentimentales. En le relisant hier, après un long temps j'y ai retrouvé la fraîcheur intacte de mon émotion d'autrefois, et toutes les pages contiennent quelques vers dont le rythme m'est doux. Ces contes de fées disent la féerie de la nature ; et la vie apparaît au fond de chaque poème le vrai et unique conte de fée. Cette conjonction qui emparadise l'existence en en faisant jaillir le sens intérieur, forme la base continuellement émouvante du livre. Le symbole pour être spontané n'est pas moins riche d'analogies innombrables. On y sent passer le souffle d'un naturalisme Edenique qui vivifie nos sentiments et leur restitue leur valeur infinie.

Je parle de la première moitié du recueil seulement, car la seconde est écrite dans un caractère différent où je n'ai point rencontré le même charme.

Lucie. — Raison de plus pour que vous me fassiez la lecture des poèmes que je relirai plus tard. Sans cela je risquerais il me semble de me perdre en cette forêt magique dont il faut connaître les sites mystérieux.

Daniel. — D'abord, l'ouverture, « Une fée », après quelques vers d'introduction :

« Or, une nuit d'été, sous la lune d'opale,
Comme elle passait blanche, une fleur à la main,
A cette heure où le ciel se teinte de rose pâle,
Tremblante, elle s'arrête au détour d'un chemin. »

Comme le rêve est vivant ! N'est-ce pas la jeune fille, cette fée innocente, que la nature berce de tous ses chants, inonde de toutes ses lumières, revêt de toutes ses séductions ?

Un jeune homme était là qui dormait, sa présence l'éveille :

« Il se lève, et ses yeux d'où sort une lumière
Regardent fixement le fantôme enchanté.
Est-ce un rêve ? Jamais châtelaine ou fermière
N'eut cet air de candeur et cette pureté. »

C'est l'extase de l'amour qui voit une inaccessible, une incomparable fée dans celle qui l'a suscitée. Extase réciproque. La fée elle aussi s'émerveille. Elle sourit vers le héros. Et lui tout de suite, implore :

« Miraculeuse enfant de cette nuit charmante,
Viens-tu pour m'éblouir d'un pays fabuleux ?
Dis à ton serviteur une parole aimante,
Laisse-moi sans colère adorer tes yeux bleus. »

.....

Puis tous ces vers délicieux que vous lirez et que je cueille ça et là parce qu'ils associent la nature à l'épanouissement de leur humanité.

« Il s'est mis à genoux au milieu des pervenches,
... D'invisibles lilas envoyaient leurs bouffées ;
On entendait au loin le réveil des oiseaux.
Elle aurait dû s'enfuir. Mais les bois et la plaine,
La rivière et le vent, tout lui parlait d'aimer,
Et laissant de ses doigts tomber la marjolaine,
Elle sentait son cœur prêt à se consumer...
... La lune sur leur bouche argente leur baiser
... Ils vont, leur amour seul éveille le silence... »

Lucie. — Je comprends et partage votre prédilection. C'est d'une musique exquise, apaisante. Le tableau de la nature est fixé dans ses reflets les plus mystérieux, les plus émouvants. Et puis l'amour qui plane sur tout cela est tellement celui que nous rêvons !

Pourtant ne soyez pas fâché si j'admire que vous, le philosophe austère, vous puissiez aimer cette poésie si féminine, si intuitive, si simple ?

Daniel. — Ai-je donc l'air si fermé et si dur que la poésie féminine me doive paraître étrangère ! Est-ce que la science ne cherche pas la poésie comme son eau de rafraîchissement pour faire mûrir les formes de l'art ? Est-ce que l'Idéal n'est pas attiré vers la Nature ? Est-ce que le héros n'est pas celui qui soupire après le bercement de la plus profonde tendresse ?

Et tandis qu'il parle, Lucie s'étonne de voir Daniel transformé. Ce n'est plus le froid dialecticien des causeries d'hier, ni l'apôtre illuminé des affirmations rénovatrices ; une pensée prochaine vit en lui ; ses regards l'environnent d'admiration avec des alternatives d'éclat qui se projette et de profondeur qui se concentre ; sa voix même est changée, elle a des flexions caressantes et douces que traverse parfois l'éclair d'une vibration rapide.

Lucie. — J'ai donc très mal jugé de vous, en ne sachant point lire à travers vos exhortations philosophiques toute une attente sentimentale. Je reconnais mon incompréhension et j'en suis confuse un peu, car vous m'aurez trouvée bien pauvre divinatrice et votre sympathie en restera diminuée.

Daniel. — Pourquoi ? Si vous vous êtes trompée, c'est que j'ai fourni moi-même le thème d'erreur. Le

voile dont je m'enveloppe sans cesse a pris l'opacité d'un masque. Votre subtile intuition ne pouvait le traverser sans fausser sa précision délicate.

Lucie. — Et notre fée, que devient-elle ? Le bonheur lui est-il à jamais dévolu ?

Daniel. — Ah ! voilà où la vie éclate au milieu du rêve. La jeune fée a donné son âme à celui qui l'aime. Elle tend vers l'humanité. D'ailleurs les mystérieux habitants de la forêt l'ont épiée ; on l'a accusée devant Titania et Obéron d'avoir trahi le devoir féerique en s'abaissant jusqu'à aimer parmi les hommes. Elle doit choisir entre l'amour et l'immortalité. Elle choisit l'amour ! Elle n'est plus fée maintenant ; tout autour d'elle est devenu réalité. Une petite maison abrite son bonheur. L'époux travaille au loin tout le long du jour. Elle est femme. La véritable vie s'ouvre devant elle, vie de lutte et de souffrance, de joie et de victoire, réalité par delà toutes les vaines puissances féeriques d'autrefois.

Comme elle, la jeune fille promène son imagination à travers la forêt du rêve où elle est fée. La rencontre merveilleuse de l'amour lui révèle l'humanité. Elle renonce aux royales prérogatives de sa fière solitude pour suivre l'élu de son cœur, et quittant la futaie légendaire elle fait son entrée dans les champs de la vie. Mais elle garde un reflet de son ancien pouvoir :

« Elle apaise tout de sa main légère ;
Un charme est encore au bout de ses doigts. »

Lucie. — C'est l'histoire de Brunehild, la déesse renonçante dont l'éveil extasié reconnaît son héros !

Daniel. — Un peu plus loin, voici la même situation avec un renversement des rôles. Le poème est intitulé : Merlin. Cette fois c'est l'activité qui cherche le repos de l'amour et non plus la passivité qui va vers l'éveil de l'amour. C'est la sagesse attirée par la beauté ! C'est l'expérience enivrée par l'innocence. C'est la vieille science éblouie par la jeune poésie. Il y a là quelque chose de plus poignant encore, de plus dramatique que tout à l'heure. Cette aspiration légitime et nécessaire de l'esprit vers la forme va-t-elle être reçue et partagée ? Le rire terrible de la jeunesse insouciante ne retentira-t-il pas pour toute réponse à l'audacieux espoir ? La fée respectera-t-elle le mage ? consentira-t-elle à bercer, à endormir ses souvenirs de bataille, à illuminer son austère destin, à s'enorgueillir de la puissance et de la grandeur de celui auquel elle se consacre ? C'est l'histoire même de l'universel. Le symbolisme en est inépuisable. Les contes populaires l'ont chanté de mille manières. Les mythes millénaires l'ont révélé dans la splendeur de leur vêtement poétique. C'est la libre alternative de la création qui s'offre ou se refuse à l'amour éternel.

Chaque vers du poème rappelle et décrit cette profondeur symbolique. Je voudrais tout vous lire. C'est aussi pourquoi je n'en lirai rien, vous laissant l'attrait d'en pénétrer un soir de lune, quand vous serez seule à l'heure tardive, les secrets enseignements et les immenses vagues émotives.

Lucie. — Alors, racontez-le moi ce poème afin que je sois sûre ensuite de le comprendre comme vous le sentez ; car je pense que bien peu de lecteurs y ont lu tant de choses.

Daniel. — Je veux essayer de vous satisfaire, mais j'aurai regret de n'employer point les mots mêmes de

notre délicieux poète tant ils disent musicalement l'inexprimable de ce drame, de ces destins, de ces paroles.....

Donc, Merlin, l'infatigable combattant des nobles causes, le protecteur et le conseiller du vaillant Arthur, le voyageur qui a parcouru le monde et dont l'intelligence est chargée de la sagesse des peuples, Merlin, l'enchanteur magnifique, le mage victorieux, rêve de repos et de joie printanière. Et par les chemins de la forêt amie, en un jour bleu de soleil, le vieux héros revêt l'apparence d'un jeune écolier. Et Viviane est devant lui « avec ses cheveux d'or noués à son bras blanc ». Et l'amour est entré dans l'âme du grand Maître. Mais la guerre l'appelle, il part en promettant de revenir, après avoir évoqué et détruit pour l'amusement de son aimée les magnificences des jardins et des palais magiques. Viviane a deviné la vérité cachée sous l'apparence; elle aime..... Et quand Merlin de retour vers elle la baigne d'admiration :

« Oh ! pourquoi Viviane êtes-vous si jolie,
Quand vous me regardez, qu'avez-vous dans les yeux,
Il passe sur mon cœur comme un vent de folie. »

C'est en pleine conscience qu'elle lui répond :

« J'étais comme en prison, votre voix me délivre
... Allez dans la lumière et laissez-moi vous suivre. »

Et comme il se dévoile avec la crainte de désillusionner :

« Si vous n'étiez qu'un page, un marjolet qui danse,
Auriez-vous dans mon cœur allumé si grand feu ? »

Ici, commence le drame particulier de l'enchantement et de l'enlacement dans un égoïste bonheur. Viviane fière de sa conquête hautaine se fait livrer les formules de la puissance par de caressantes prières et arrachant l'Initié aux œuvres héroïques, « elle l'endort à jamais dans la paix de ses bras. » Viviane est devenue l'instrument de la défaite. L'invincible guerrier qui triomphait partout des légions du mal, les a rencontrées perfidement cachées au cœur de son amante. Là, il n'a plus osé combattre de peur de blesser l'enfant bien aimée. Et il est entré impuissant, désarmé, dans cette prison passionnée où l'Ennemi l'enchaîne.

Séparés de la vie universelle et des œuvres rédemptrices, leur bonheur a perdu son possible infini et sa splendeur active. Il n'est plus qu'un sommeil lourd et chargé de rêves, dont voudrait s'éveiller le mage prisonnier. Tel le Tannauhser a regret de la terre et de ses âpres luttés, au milieu des délices infernales et immortelles des jardins de la Déesse. Ainsi le sage Ulysse fuit les promesses Calypséennes pour retrouver en Pénélope la chaste et fidèle épouse, symbole de la vie intégrale.

Oui, chaque fois qu'un servant de l'Idéal se sent entraîné par l'attraction d'une femme, il est longtemps anxieux comme en face d'un terrible et subtil danger. La fiancée digne de son destin le conduira toujours parmi ses frères pour les instruire et les délivrer..... La séductrice lui versera l'oubli dans un égoïste rêve illusoire. Il hésite, il frémit ! Il appelle toute sa science et toute sa sagesse. Il cherche à percevoir les qualités des vibrations qui l'éblouissent. Se tromper c'est ouvrir l'abîme d'une incalculable déchéance.

Ces derniers mots tombèrent et s'enveloppèrent dans le silence, comme pour mûrir l'élan d'une conclusion

attendue. Puis relevant vers la jeune fille la lente caresse de ses yeux, Daniel reprit :

— Et maintenant je vous regarde et je vous admire et vous resplendissez à travers mon âme d'une lumière sacrée. La force, la paix et l'espoir naissent sous votre rayonnement. Près de vous on est pénétré, attiré par une confiance sans limite ! On sent que vous n'avez jamais voulu être la froide tentatrice qui se réjouit d'abaisser et de briser, ni celle qui provoque l'hommage pour en repaître sa vanité ; on est sûr que vous n'enchaînez jamais dans la domination fatale de l'orgueil égoïste, un destin rédempteur !

Vous avez suivi l'Idée sans détourner votre imagination vers des fins de conquête. Vous avez été parmi nous, attentive et croyante et vous nous avez baignés de rêve sans même vous en apercevoir ! Aussi affirmez-vous votre maîtrise dans la réalisation du Bien. Vous serez la dame pour qui s'héroïsera la volonté de l'Elu. Vous décuplerez ses puissances protectrices et ses armes de victoire ; et le bonheur ne vous fera point oublier le devoir hiérarchique d'illuminer les routes pour ceux qui cherchent obscurément.

Lucie. — Je vous ai laissé dire tout cela parce qu'il y a toujours un enseignement dans vos paroles. L'Idéal que vous croyez découvrir en moi m'apparaît bien au-dessus de mes modestes intuitions ; mais je le trouve digne d'être voulu. En pensant me louer vous ne faites que m'instruire.

Daniel. — N'avons-nous pas dit bien souvent, qu'il faut vouloir ouvrir à notre espérance les portes de la réalité ? N'avons-nous pas jugé que l'incertitude est lâche et que nous devenons parfois le jouet des sup-

positions qu'elle nous suggère ? et qu'il est plus noble de savoir ? Pourtant je n'ose pas frapper à cette porte enchantée et j'hésite et le lourd marteau des paroles, je ne le laisse point retomber ! D'être trop grand, mon espoir se tait. Pourquoi ne le lisez-vous pas en moi comme en un livre ouvert ?

Lucie. — Ah ! n'ajoutez rien, n'ouvrez nulle parole, je vous en prie... comprenez-moi... je ne peux pas vous deviner. Depuis longtemps, si longtemps, j'ai donné sans le dire ma pensée tout entière. Et pardonnez-moi tant d'égoïsme, peut-être à cause de cela j'étais heureuse que vous ne trouviez en moi aucune trace de démonialité ni d'obscures tendances fatales et que prophétiquement vous annonciez pour tous deux un destin d'héroïsme et d'initiation, une science capable de guider et d'éclairer pour l'épanouissement de la vie. J'écoutais vos paroles et je ne vous arrêtais pas, parce que j'en fortifiais mon amour craintif. Je me disais s'il est vrai que je puisse être telle, je servirais donc son plus haut destin. Et cela m'excusait de l'avoir choisi si grand ! Dans vos louanges et vos affirmations je lisais mon devoir le plus cher, j'y découvrais les joies les plus pures ; j'y déchiffrais les promesses d'un glorieux triomphe...

Mais vous, ami, ne soyez pas triste ainsi devant un radieux espoir. Je veux sur ce berceau la bénédiction de votre sourire ! Une âme comme la vôtre ne peut être déçue profondément par les obstacles de la réalité. Vous êtes trop riche d'énergie intérieure et d'idéal pour ne pas reconstruire un temple d'extase sur les ruines d'un palais de rêve ! Descendez en vous-même, interrogez votre attente, scrutez votre désir ; rappelez les souvenirs de votre imagination ; éveillez les formes

de votre poésie latente ; contemplez longuement l'évocation splendide et couronnez de votre vouloir l'incomparable féminité qui va surgir !

Comme je disparaissais alors, comme je m'évanouissais dans les brumes de l'ébauche ! Allez, en me nimbant des magiques reflets de votre vision, vous vous trompez. Je ne suis ni assez belle ni assez artiste pour remplir l'infini de vos aspirations. Vous l'avez dit dès notre première rencontre et je traduis seulement votre pensée : je ne suis que le rêve de la forme, mais vous, n'êtes-vous pas le rêve de l'Idée ! Nous sommes trop semblables pour confondre en la plénitude d'un bonheur nos destins et nos puissances. Car, comme vous, je suis inexprimée. A votre nature dominée par l'Idée, il faut l'apaisement d'une forme sculpturale ! Je ne suis qu'une tendresse adorante et vous êtes trop riche de forces pathétiques pour avoir besoin d'être ainsi baigné d'admiration. Mais c'est vous qui répandez sans cesse sur le front choisi les flots de votre triple extase ! La maîtrise et la possession de la forme, voilà nos complémentaires, ceux devant qui notre être tout entier s'exalte parce qu'il y reconnaît la présence de l'insurpassable, de la mystérieuse force créatrice, la présence de cette perfection à laquelle nous ne pouvons participer que par le moyen de notre contemplation ravie !

Ainsi m'apparaît Jacques, ainsi je l'aime. Il est l'incomparable formateur des lignes et des rythmes, des mélodies et des accords, des poèmes et des mythes ! Je retrouve en ses œuvres tout ce que mon âme a vécu de douleur et de joie, comme en la révélation d'un féerique miroir qui fixerait l'insaisissable. Soit qu'il improvise ou qu'il exécute, ce n'est plus l'effleurement de mon rêve imprécis, mais l'affirmation fière

de tous les sentiments que le cœur enferme. La plus humble de mes pensées se revêt en lui de splendeur. Sa parole est un chant. Son silence est comme une harmonie lointaine qui s'apaise.

Daniel. — Comme vous savez aimer ! Ah ! de quelle délicieuse tendresse, de quelle admiration enivrée, de quelle adoration silencieuse vous saurez couronner sa belle tête brune. Comme vous l'inciterez par votre attente à la réalisation des grands symboles, à la transcription des divines harmonies, à l'attraction charmée de l'Idéal ! Comme il recevra de vos mains avec joie l'inépuisable nébuleuse des rêves dont son art formera les œuvres de beauté et d'équilibre !

Oui je m'incline obéissant et consolé devant les ordres de votre jeune sagesse intuitive ! et je salue votre victoire des salves de ma joie ! Pour vous et pour Jacques, je suis heureux... Mais pardonnez-moi si je laisse tomber encore quelque tristesse sur la sérénité que je vous ai promise. Laissez-moi songer avec mélancolie et regret à la course aride qu'il faut reprendre, tandis que j'avais tressailli d'allégresse en croyant apercevoir enfin les dômes de la Cité du Bonheur. Ce n'était qu'un mirage dont les astres n'ont pas permis la réalité. Adieu collines boisées, rivière calme, maison fleurie, foyer consacré ! remparts, temples... Il faut partir vers un ciel nouveau, vers des contrées inconnues, sous des constellations étrangères ; sans savoir le temps du voyage, ni quel sera le port, subir la force des vents hasardeux !

THÉMANLYS.

(à suivre.)

CHRONIQUES DU MOIS

LES LIVRES

.....

**Serge VORONOFF : ETUDE SUR LA VIEILLESSE
ET LE RAJEUNISSEMENT PAR LA GREFFE.**

(Gaston Doin, éditeur.)

Un livre du Dr Voronoff est toujours d'un puissant intérêt, car ce savant, cet inventeur est doublé d'un philosophe qui résume et exprime ses idées directives, ses buts prochains, ses espoirs d'une manière précise et riche de pensées nouvelles.

La première partie du livre est une véritable philosophie de la biologie ; une histoire de la cellule qui d'abord uni-cellulaire et immortelle, se groupe, se spécialise et perd peu à peu son immortalité à mesure qu'elle monte dans l'échelle des êtres.

Puis cette distinction : pourtant une des spécialités cellulaires est précisément de garder cette immortalité et c'est là le propre de la fonction reproductrice.

De là, la déduction logique de la fonction vitalisatrice et rajeunissante due à l'activité des cellules reproductrices quand elles agissent à l'intérieur comme glande endocrine.

L'expérience et l'observation confirment cette proposition et le Dr Voronoff le démontre avec une grande quantité de faits indubitables.

Passant alors à ses travaux pratiques, appuyés sur ces théories, il nous fait suivre la naissance et l'extension de sa méthode de greffe, sur les animaux d'abord, sur l'homme, vieilli et enfin, et ceci et nouveau, sur la femme.

Mais déjà on sent que la théorie, éternelle fécondatrice de la science pratique, ouvre devant le Dr Serge Voronoff, de nouvelles perspectives dont la synergie de toutes les glandes endocrines paraît actuellement le centre.

Et l'on attend sans cesse de ce beau génie.

THÉMANIYS.



CELUI QUI RESTE (roman) par Marion GILBERT
(Collection Colette. FERENCZI, éd.)

Telle son ardente compatriote Lucie Delarue-Mardrus, Mme Marion Gilbert est une Normande qui connaît bien son pays natal et qui le dépeint avec bonheur.

Ses charmants romans, *L'Amour de la Blonde* surtout, font aimer les riches plaines radieuses de moissons et de vergers aux horizons tendres, ainsi que la race paysanne intelligente qui de toute sa patience y peine et y rêve. Le talent de Marion Gilbert s'ajuste heureusement avec ce pays où les fleurs comme les rivières sont des sourires. Pourquoi, cette fois, dans *Celui qui reste*, embrume-t-elle sa claire vision par la morbide atmosphère d'un sombre récit, d'autant plus pénible qu'on n'en conçoit pas l'utilité ?

La littérature semble ne devoir exposer les drames pathologiques que s'ils tentent la solution d'un problème de guérison humaine. Trop d'œuvres, actuellement, dans le roman, le théâtre, la poésie, le cinéma, loin de chercher à surélever, à embellir la vie, plongent le public en un déséquilibre débilant.

Que Marion Gilbert nous permette ces restrictions toutes à son honneur, car son pinceau frais nous paraît créé pour chanter les grâces fécondes et harmonieuses de la nature et du sentiment.



POÉSIE

POÈMES, par Emile PEYREFORT
 (Maisons d'édition, Editeur)

Emile Peyrefort se plaît aux vers classiques dont il revêt ingénieusement de ferventes aspirations religieuses.

Le sonnet intitulé *Le Temple* qui élève un Temple à la Poésie, s'orne d'ardeur et de noblesse.

Entre autres, *Soir en Mer* est l'expression d'un vibrant contemplateur qui a beaucoup aimé les apothéoses de la nature et les lointains mystiques des ciels et des grèves :

*« Et la houle qui monte et le ciel qui se penche,
 Tandis que l'horizon commence à s'embraser,
 Semblent deux lèvres d'or qui cherchent un baiser ».*

CLAIRE THÉMANLYS.



LE GROUPE IDÉAL ET RÉALITÉ

FOYER D'ART du 24 Novembre

Intense et artistique manifestation de chants russes par le chanteur si musicien qu'est M. Georges Lemierre.

Jolis poèmes de Pierre-Henry Proust, délicieusement dits par M^{lle} Jacqueline Leclère, de Myrrha Peské et de Pascal Thémanlys par eux-mêmes.

Mme Régine Le Queré à la voix émouvante fait vibrer de beaux vers de Jeanne Dorys, et M^{lle} Marcelle Romée, vibrante et sensible, émeut dans des passages des chants de Merlin, de Thémanlys.

Enfin, c'est l'inoubliable vision de Vanah-Yami, hiératique et sculpturale dans une danse sacrée hindoue.

I. R.

Imprimerie Spéciale d' « Idéal et Réalité », à Nyons (Drôme).
 Pour l'Imprimeur-Gérant : Mme Vve L. COURIAU.

Idéal et Réalité

LITTÉRATURE - PENSÉE - ART

Paraît vers le 15 de chaque mois, sauf en Août,
Septembre et Octobre.

PRIX DU NUMÉRO : Fr. 3

PRIX DE L'ABONNEMENT D'UN AN :

France..... Fr. 25.—

Étranger..... Fr. 30.—

Les abonnements doivent être adressés à M. Léon
COBIENCE, administrateur, 145, rue de la
Pompe, Paris-XVI^e.

Ils partent toujours du premier numéro de l'année en cours
qui paraît en Janvier.

Par sa ferme tendance d'équilibre traditionnel, par son
intense désir d'aider le progrès, par l'accueil
volontairement fait aux jeunes talents, **Idéal et
Réalité** attire et groupe tous ceux qui veulent
participer au renouveau actuel de la pensée.

AVEZ-VOUS LU ?

LE PHÈDRE, de Platon, traduction Mario MEUNIER.

LE BANQUET, de Platon, trad. Mario MEUNIER.

LES VERS D'OR, de Pythagore, traduction Mario
MEUNIER.

LE TAO TE KING, de Lao-Tseu, trad. Pierre
SALET.

CONFUCIUS & MENCIAUS, trad. G. PAUTHIER.

PARMI NOS COLLABORATEURS :

Jacques BLOT. — Georges BOUCHE. — Maurice-Pierre BOYÉ. — François de BRETEUIL. — Hélène CLAIROY. — Claire THÉMANLYS. — André de COUDEKERQUE-LAMBRECHT. — Philippe CROUZET. — DESAINT DE RIBÉCOURT. — Jeanne DORTZAL. — Eve FRANCIS. — Nancy GEORGE. — Claude GÉVEL. — GUILLOT DE SAIX. — Maurice HEIM. — Jacques JANIN. — Georgette LEBLANC. — D^r Charles-Edouard LÉVY. — Pierre LICHTENBERGER. — Maurice MAGRE. — Irénée MAUGET. — Mario MEUNIER. — Amélie MURAT. — PÉRADON. — Pascal THÉMANLYS. — J. PERDRIEL-VAISSIÈRE. — Myrtha PESKÉ. — Pierre PARAF. — Yves PATE. — Gustave ROUGER. — D^r SAUNIER. — Eugène SEMENOFF. — Marc SEMENOFF. — Claude SOUDIEUX. — Ernesta STERN. — THÉMANLYS. — William TREILLE, etc.

Vient de paraître chez A. DELPEUCH

éditeur

51, rue de Babylone, PARIS (VII^e)

Pascal Thémanlys : Le Monocle d'Emeraude. Fr. 5.—
William Treille : La Tourmente enchantée. » 7.—
Marc Semenoff : Introduction à la Vie Secrète. » 6.—
Hélène Clairroy : Le Maître de la Joie. » 7.—

ON TROUVE ÉGALEMENT A LA LIBRAIRIE DELPEUCH

LA REVUE " IDÉAL ET RÉALITÉ "

ainsi que les ouvrages suivants :

THÉMANLYS

Les Ames vivantes, *roman*. . . Fr. 6.—
Misère et Charité, *étude sociale* . . » 6.—
La Route Infinie, *2 actes en prose* . . » 3.—
Le Miroir Philosophique, *1^{re} série*. . » 2.—
L'Humanisme, *étude sociale* . . » 4.—

Claire THÉMANLYS

La Conquête de l'Idéal . . . » 5.—
Le Rayon Vert, *un acte* . . . » 1.50
Premiers Pas vers la Route Spirituelle . . . » 2.50